

---

## L'éternelle différence juive dans *Pour en finir avec la question juive* de Jean-Claude Grumberg

JEAN-PAUL DUFIET

p. 127-140

<https://doi.org/10.4000/litteratures.1740> 

---

### Résumé

Dans la civilisation judéo-chrétienne, la communauté juive est depuis toujours l'objet d'une suspicion plus ou moins vive. Elle y incarne un des paradigmes, sinon le paradigme majeur, de la différence identitaire. Dans *Pour en finir avec la question juive* (2013), Jean-Claude Grumberg aborde frontalement cette question. La pièce, qui se présente comme une parabole comique, met en scène huit rencontres entre un Juif natif assimilé et son Voisin antisémite. En dehors de tout autre action, les deux antagonistes débattent de l'identité juive dans l'escalier de leur immeuble. À la cinquième rencontre se produit un coup de théâtre : l'antisémite se convertit au judaïsme. À l'évidence, si tous les antisémites se convertissaient au judaïsme la question juive serait définitivement et heureusement réglée. Le nouveau Juif prend sa conversion très au sérieux, au point qu'il essaie de ramener le Juif assimilé à l'observance religieuse et au respect des coutumes. Sans succès. Au terme des rencontres, le Voisin converti annonce au Juif natif qu'il a décidé d'émigrer à New York avec son épouse, car il y a trop d'antisémites dans leur immeuble ! Les relations entre les personnages se renversent et se contredisent en fonction de la transformation des rôles et des identités. Le judaïsme est à la fois un objet de suspicion, de rejet et de désir ; mais plus encore, le dialogue de Grumberg montre qu'il n'existe pas une identité juive unique, mais une pluralité de manières d'être juif.

---

### Texte intégral

## La différence juive et le théâtre

<sup>1</sup> Les différences religieuses, ethniques, culturelles ne se manifestent pas seulement entre les civilisations mais aussi en leur sein, puisque toute civilisation est à la fois unie et composite.



2 L'histoire enseigne que dans la civilisation européenne occidentale, que l'on appelle également la civilisation judéo-chrétienne, la communauté juive est depuis deux mille ans l'objet d'une suspicion, plus ou moins diffuse et plus ou moins vive. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, cet ostracisme s'est traduit par un antisémitisme virulent et par une tentative d'extermination qui niait l'universalité de l'espèce humaine. En raison de la permanence et de la brutalité du racisme dont elle est victime, on peut considérer que la communauté juive incarne un des paradigmes, sinon le paradigme, de la différence persécutée en Occident.

3 Pourtant, les Juifs ont participé à la fondation de la civilisation judéo-chrétienne, puisqu'ils y ont introduit le monothéisme, les tables de la loi et l'universalisme<sup>1</sup>. Ainsi, bien qu'ils soient parmi les fondateurs de cette civilisation occidentale, les Juifs sont paradoxalement considérés, par une partie non négligeable de la population, comme des intrus, voire comme une menace étrangère. On pourrait voir dans cet antisémitisme continu une manière pour le monde occidental de se situer dans une position de reniement par rapport à lui-même.

4 Le théâtre européen, depuis la fin du Moyen-Âge, a fréquemment mis en scène la question juive ou la différence identitaire du Juif et du Judaïsme avec la société<sup>2</sup>. Il existe une histoire de la représentation dramaturgique de la séparation entre les Juifs et les non-Juifs, que ces derniers soient définis comme des chrétiens, comme les sujets du roi, ou les citoyens d'une nation. À partir des mêmes thématiques sociales et psychologiques (l'appartenance à la société, la famille, l'argent, la religion, la cruauté, etc.) deux points de vue dominants se font face dans le répertoire dramatique : d'une part l'affirmation de l'antisémitisme et d'autre part la défense des Juifs, ou le philosémitisme. Nombre d'auteurs, français ou non, adoptent le premier point de vue en reprenant à leur compte les stéréotypes anti-juifs les plus connus (de Marlowe à Fassbinder, en passant par Mirbeau, Brasillach, Anouilh, etc.<sup>3</sup>). À l'opposé, d'autres auteurs (Lessing, Kraemer, Sarrazac, Weiss, etc.) défendent franchement les Juifs, en montrant combien les préjugés sont infondés, et comment ils poussent à commettre des injustices, voire des actes inhumains. En outre, signalons qu'il existe une dramaturgie de l'entre-deux, puisque des pièces importantes de l'histoire du théâtre peuvent aussi bien alimenter l'antisémitisme qu'exprimer une compréhension à l'égard des Juifs : c'est le cas célèbre du *Marchand de Venise* de Shakespeare.

5 Dans toutes ces pièces, l'identité juive se manifeste d'abord par l'intermédiaire d'une action dramatique qui implique des Juifs. C'est une voie plus directe que choisit Jean-Claude Grumberg dans *Pour en finir avec la question juive*<sup>4</sup>. Il ne met pas en scène ce que font les Juifs dans la société française contemporaine, mais il aborde frontalement la définition de leur être. Notons d'ailleurs que jusqu'à cette pièce, l'identité juive, tout comme l'antisémitisme, n'est pas le centre du théâtre de Grumberg. Du point de vue de l'auteur de *L'Atelier*, ces questions concernent principalement le non-Juif, voire l'antisémite lui-même. Le début de *Pour en finir avec la question juive* le souligne très bien. C'est le Voisin non-Juif, dès la septième réplique de la première scène, qui demande à son interlocuteur : « Vous êtes juif ? » (PF, 7) Grumberg, en tant qu'auteur juif athée, comme il se définit, ne donne d'ailleurs aucune définition globale et cohérente de l'identité juive dans ses pièces précédentes. On rencontre une suite de cas de figure dans lesquels l'identité peut autant s'affirmer, que se négocier ou se renier ; parfois dans le même texte. En vérité, ce sont les aléas de l'histoire et de la vie, sociale et familiale, qui imposent les modalités de la question identitaire. Par exemple, c'est la réaction face à l'antisémitisme et aux persécutions qui est traitée dans les pièces relatives à la Seconde Guerre Mondiale (*Dreyfus*, *L'Atelier*, *Zone libre*, *Vers toi Terre promise*) ; ou bien, c'est le respect des traditions et des coutumes (*Dreyfus*, *Zone Libre*) qui constitue la préoccupation principale ; ou encore, c'est la transmission des mémoires individuelles et collectives qui devient le sujet dominant (*L'Enfant Do*, *Votre maman*). La véritable unité du théâtre de Jean-Claude Grumberg réside dans le portrait comico-dramatique des Juifs qui continuent de vivre, tant bien que mal, avec les stigmates de la récente tentative d'extermination qu'ils ont subie. En ce sens, en tant que dramaturge juif, il pourrait sans doute reprendre à son compte la position de Imre Kertész : « Mon identité de Juif consiste dans le fait que j'ai vécu un sort de juif<sup>5</sup>. »



6 *Pour en finir avec la question juive* thématise directement et exclusivement la question de l'identité juive et donne langue, par la même occasion, à une partie de l'antisémitisme français très contemporain. En témoigne d'ailleurs le fait que Grumberg ait dû donner un autre titre à sa pièce, – *L'être ou pas* –, pour les représentations parisiennes<sup>6</sup>. La direction du Théâtre Antoine a craint en effet que le premier titre, en raison de sa phraséologie nazie<sup>7</sup>, ne provoque des malentendus avec deux groupes antagonistes. Des Juifs auraient pu être choqués par l'utilisation, apparemment sans aucune distance, de la langue de l'extermination nazie ; à l'inverse, les antisémites auraient été trop heureux de croire à un spectacle très antijuif. Le second titre assume cette situation à sa manière, puisque le pronom personnel étant privé d'antécédent explicite – (*L'être ou pas*) –, son contenu sémantique reste implicite. C'est donc le manque sémantique qui fait ainsi question : être ou pas quoi ? Comme Jean-Claude Grumberg est connu pour parler des Juifs, ce second titre souligne clairement que la question juive ne peut être nommée sans risque et que l'auteur s'applique une sorte d'autocensure de précaution, à Paris en 2015. Le second titre dit ainsi que la pièce va traiter la question (juive), en soulignant le fait que la question abordée ne peut être nommée dans le titre ! En ce sens, les deux titres ont le même effet pragmatique potentiel : préparer le face à face entre les antisémites et les Juifs. C'est bien tout l'enjeu de cette pièce. De plus, ce second titre envoie également un clin d'œil à *Hamlet*, et plus généralement au répertoire du théâtre lui-même. Il reprend, d'une autre manière, l'ironie moins perceptible du premier titre qui retourne le discours nazi. Les deux titres annoncent au spectateur que la question de l'identité juive sera traitée par le rire.

## Les enjeux de *Pour en finir avec la question juive*

7 La pièce met en scène deux personnages qui n'ont pas de nom propre, ni dans les dialogues, ni dans les didascalies. On les identifie grâce à l'alternance et au contenu de leur prise de parole. Au cours de notre étude, nous les appellerons ainsi, avec quelques variations : le Juif natif (assimilé), et le Voisin antisémite (converti au judaïsme). Cette première identification des deux personnages annonce que la pièce se présente comme une parabole comique. Un antisémite (le Voisin), un peu catholique, habite dans le même immeuble qu'un Juif très assimilé. Dans l'escalier de cet immeuble, et encouragé par son épouse, une très active internautes jamais visible en scène, le Voisin antisémite interroge régulièrement le Juif sur son judaïsme. Il commence par la définition du Juif : « J'aimerais savoir ce que c'est » (PF, 7) dit-il, car Internet ne donne aucune réponse satisfaisante. Internet dit qui est juif mais ne dit pas ce qu'est un Juif. Le Voisin enchaîne les questions pendant huit échanges autour de cette thématique exclusive, toujours dans l'escalier. Dans un premier temps, au cours des quatre premières rencontres, le Voisin a une double attitude : il révèle son antisémitisme grossier, et, contradictoirement, il semble également surmonter certains de ses préjugés et trouver de l'intérêt au judaïsme. Il essaye de le comprendre, de l'apprendre aussi, et il en ressent l'influence au point qu'à la cinquième rencontre avec le Juif natif il devient très évident que son épouse et lui-même se sont convertis au judaïsme ! Le Voisin, ex-antisémite, ne prend pas sa conversion à la légère : toujours encouragé par son épouse, il prône, contre le Juif natif assimilé, l'observance sérieuse des principales règles de la vie juive (religion, mœurs, comportement etc.). Enfin, en guise de dénouement, le Voisin, ex-antisémite récemment converti, annonce au Juif natif qu'il a décidé d'émigrer à New York avec son épouse. Tous deux vont rejoindre un Rabbine qu'ils ont connu par Internet, car ils trouvent qu'il y a trop d'antisémites dans l'immeuble !

8 Au plan de la narration, la pièce se présente comme un conte. L'anti-juif est neutralisé de manière heureuse et quasi magique : il devient juif lui-aussi. Plus profondément, la question juive est insérée dans la situation la plus essentielle qui soit : un Juif et un antisémite sont réunis, dans l'escalier de leur immeuble, pour débattre de l'identité juive, en dehors de toute autre action dramatique. Cette situation pourrait produire un « différend<sup>8</sup> » radical entre les deux personnages. Ceux-ci ne disposent en



effet a priori d'aucun langage commun, d'aucun point de rencontre autre que celui de la détestation et du rejet réciproque, plus ou moins violent. Aucune forme de discours, aucune règle de jugement ne semble pouvoir relier deux positions aussi radicalement incompatibles<sup>9</sup>. On attend donc un dialogue de la pure discorde, sans réconciliation. C'est d'ailleurs ce qu'on apprend à la fin de la pièce, sous forme de discours rapporté, puisque le Voisin converti part pour New York après avoir découvert, en tant que victime, l'antisémitisme d'un autre voisin (« l'entresol gauche », PF, 68). En revanche, la relation entre le Voisin antisémite et le Juif natif surmonte le « différend » par la parole et l'argumentation. La conflictualité verbale est intense au début, mais à travers leur constante co-construction du sens des répliques, les deux personnages expriment leur volonté commune de se parler dans le désaccord<sup>10</sup>. D'ailleurs, le dialogue s'enclenche parce que l'antisémite veut sincèrement savoir et comprendre ce qu'est un Juif, même si ses questions naissent de stéréotypes et de lieux communs éculés, tous plus ou moins racistes. Le dialogue de l'antisémite et du Juif natif, qui devient le dialogue du Juif converti et du Juif assimilé, ne suit donc pas le modèle attendu d'une tension croissante vers une explosion, mais progresse vers l'apaisement. Les deux personnages construisent ensemble la formulation pacifiée de leurs dissensions successives.

9 Dans ce cadre, Jean-Claude Grumberg met en scène une véritable « expérience » au sens d'Émmanuel Lévinas : « L'expérience est l'accueil par un être d'un être totalement autre<sup>11</sup>. » En fonction des rôles successifs tenus par les deux personnages, la même « expérience » de la rencontre entre l'antisémite et le Juif se répète deux fois dans le déroulement de la pièce. Comme on l'a vu, la première « expérience » des deux « êtres totalement autres » surmonte le « différend », alors que la seconde ne le surmonte pas et conduit à ce que le Juif converti et « l'entresol gauche » antisémite se rejettent. À l'évidence, Grumberg prend un malin plaisir à faire en sorte que les relations entre les personnages se renversent et se contredisent en fonction de la transformation des rôles et des identités : les tensions entre le Voisin antisémite et le Juif assimilé se transforment en désaccords entre un Juif converti observant et un Juif de naissance, et parallèlement, ce même Juif converti, ex-antisémite, se heurte aux autres antisémites de son immeuble.

10 Ces retournements ironiques des identités personnelles suscitent plusieurs considérations sur la judéité et sa représentation théâtrale. Tout d'abord, l'identité juive est une inquiétude, sinon une angoisse, pour l'antisémite, puisque le Juif est considéré comme différent sans que cette différence puisse être identifiée : « L'antisémite n'arrive pas à reconnaître qui est juif et qui ne l'est pas, du coup il voit des Juifs partout, il se sent cerné, assiégé, agressé et il a peur. » (PF, 37) On pourrait rappeler, toujours avec ironie, que le Juif est tellement différent qu'il faut qu'il porte une étoile jaune pour qu'on le reconnaisse !

11 En second lieu, dans la pièce, le judaïsme est à la fois un objet de suspicion, de rejet et de désir, quasiment dans le même moment, pour le même personnage, antijuif et converti. L'antisémitisme ne serait, en ce sens, que la face inversée du philosémitisme et de l'envie du judaïsme. Le coup de théâtre de la conversion du Voisin pourrait être la solution, pleine d'humour, à l'antisémitisme chronique de la société occidentale : si tous les antisémites se convertissaient au judaïsme la question juive serait définitivement et heureusement réglée. On comprend alors que le titre, *Pour en finir avec la question juive*, inverse le projet nazi d'extermination des Juifs, en proposant que tout le monde devienne Juif ; la pièce imagine ainsi une sortie merveilleuse de « l'interminable question de l'antisémitisme<sup>12</sup> ». Il resterait cependant, ultime clin d'œil auto-ironique de Grumberg, à convertir « l'entresol gauche » ; en d'autres termes comiques, de quelque manière que l'on s'y prenne, il reste toujours un antisémite en plus. Ajoutons également que dans le même temps, on peut tout à fait interpréter la conversion du Voisin à la lumière des stéréotypes antisémites, comme l'effet de l'influence maligne des Juifs sur les non-Juifs ! En outre, avec la conversion de l'antisémite au judaïsme, la pièce de Grumberg introduit une nouveauté, puisque dans l'histoire de la dramaturgie de Lessing, particulièrement philosémite, ne montre pas de conversion au judaïsme et



se limite à souligner combien l'antisémitisme procède de l'irrationalisme et d'une erreur de l'esprit.

12 La question centrale de la pièce, – qu'est-ce qu'un juif ? –, est présente dans toutes les phases du dialogue, mais sous deux angles différents. Elle est posée, au début de la pièce par le Voisin antisémite : il s'agit de définir le Juif pour un regard et une conscience extérieurs à la judéité. Après la conversion au judaïsme du Voisin antisémite, la question, est posée à l'intérieur de la communauté des Juifs, à un Juif natif, athée non observant, par un Juif converti et très observant. Il s'agit alors de choisir l'identité juive parmi les différentes options présentes à l'intérieur de la judéité. Dans un premier temps, le dialogue de Grumberg situe donc la différence et la spécificité identitaires du Juif à l'intérieur de l'étrangeté, avant de la situer, dans un deuxième temps, à l'intérieur de la même. Il en ressort donc déjà que, tout comme le Juif et le non-Juif sont différents, l'assimilé et le converti ne sont pas identiques en tant que Juifs : en d'autres termes ceux qui ont la même identité ne sont pas sans différence.

13 Nous reviendrons sur ce point, mais on peut aussi considérer la pièce comme une mise en tension de l'être juif entre deux pôles extrêmes : d'un côté l'être juif est libre de tout contenu *a priori* et de l'autre il est appelé par la tradition et la transmission. En fait, Jean-Claude Grumberg montre que la question – « qu'est-ce qu'un Juif ? » – qu'elle soit posée de l'intérieur ou de l'extérieur de la judéité reste sans réponse. Cette quête identitaire est vaine, non pas en raison d'un manque de réponses possibles, non pas non plus parce que le contenu identitaire serait insignifiant et non-différentiel, mais en raison au contraire de la surabondance des réponses possibles, et de leur contenu extrêmement marquant. Il n'existe pas une définition du Juif qui cristallise la différence juive sans aucun reste. L'auteur le formule d'ailleurs dans un appendice de la pièce :

Afin d'être aussi complet que possible, je signale – à ceux que la question continuerait à tarauder après lecture de ce présent ouvrage – qu'un professeur émérite d'Harvard a répertorié à ce jour 8 612 façons de se dire juif. Ne se reconnaissant dans aucune, il a déclaré à la presse qu'il poursuivait ses recherches. Je m'associe modestement, mais de tout mon cœur, à sa quête. (PF, 79)

14 La pièce nous invite à considérer la différence comme une multiplicité.

## La dramaturgie face à l'identité

15 Les deux personnages évoquent à plusieurs reprises l'hypothèse de prendre « un apéro » chez le Voisin antisémite, mais ils n'arrivent jamais à l'organiser ; en conséquence de quoi, ils ne se parlent que dans l'escalier de l'immeuble. Même si cette situation devient habituelle et que certains échanges se prolongent, cet endroit met les personnages dans une relative instabilité. Cet espace est un lieu de passage peu accueillant, qui tout en étant familier, n'est ni confortable, ni privé. Il oblige au respect des règles de la civilité et de la politesse en public. Symboliquement, il n'avantage aucun des deux personnages, et il n'est pas sans conséquences sur la prise de parole. Au premier chef, le Voisin antisémite, malgré une certaine rudesse verbale qui lui semble naturelle, se doit de réussir à retenir son interlocuteur juif, s'il veut obtenir des réponses. En second lieu, et réciproquement, cette même situation autorise le Juif à répondre comme on répond quand on ne s'installe pas dans une conversation, en passant, en utilisant des raccourcis historiques et culturels, en employant des simplifications logiques, surtout sur des sujets aussi complexes que le talmud, la religion juive, la Palestine, la politique d'Israël etc. Enfin, l'impossibilité d'approfondir le débat offre au Juif natif de multiples occasions de se réfugier dans le comique verbal : formule évasive, jeu de mots, allusions, sous-entendus, etc.

16 Pour le Voisin, Internet (PF, 7, 79) est la source principale des informations qu'il va confronter à ce que lui dit le Juif. Précisons qu'il ne consulte pas lui-même Internet, mais qu'il rapporte ce que lui en dit son épouse. Le réseau des sites, qu'ils soient Juifs ou antisémites, est une *vox populi* plus ou moins synonyme de vérité. Ceci dit, dans le



flux de son inconsistance, Internet n'en met pas moins en évidence l'aporie fondamentale de l'attitude antisémite :

- Sur Internet ils disent qui est juif.
- Et ils ne disent jamais rien sur ce que c'est que l'être ?
- Jamais. C'est pour ça que je me suis permis de vous interpeller. (PF, 13)

17 On relève immédiatement la contradiction logique : comment Internet peut dire qui est juif sans savoir ce qu'est un Juif ? À la lumière de ce vide définitionnel, l'antisémitisme s'affiche comme une passion irrationnelle, nourrie par les stéréotypes et les préjugés, d'où qu'ils viennent. Tous sont très connus. Les Juifs sont partout (PF, 7-10), égoïstes (9), sectaires (8), intolérants (10), hypocrites (10), ingrats (10), avides (14), malades contagieux (13), et leurs épouses ont l'air « crâneuse[s] » comme des Juives (11), même si elles ne le sont pas. Les conceptions stéréotypées du Voisin révèlent aussi sa méconnaissance de l'histoire (17) et son incapacité à opérer les distinctions les plus élémentaires : il confond la nationalité (française) avec l'appartenance communautaire (judaïsme), il attribue aux Juifs des comportements musulmans (22), et il ne connaît pas non plus les différents textes sacrés (24). Jean-Claude Grumberg peint le portrait d'un Voisin antisémite particulièrement ignorant ; mais eu égard à la construction dramatique, la charge caricaturale que constitue cette ignorance très marquée est compensée par la disponibilité imprévisible du personnage à la conversion<sup>13</sup>.

18 Comme on l'a vu, le Juif natif est sommé de dire ce qu'est un Juif, mais, en dehors de son propre cas, il a beaucoup de mal à le faire « comme ça, à brûle-pourpoint sans documentation... » (PF, 8). Si les propos antisémites qu'il entend lui donnent l'occasion de revendiquer son judaïsme, force est de constater que ce judaïsme d'assimilation est sans contenu. C'est ce qui rend difficile, et souvent comique, son dialogue avec son Voisin antisémite, puisqu'il n'est pratiquement jamais Juif à l'image de ce qu'il dit du judaïsme. Il est donc le démenti vivant de ce qu'il dit : « en fait je m'intéresse aux Juifs passionnément, mais pas à la – comment dire ? Pas au judaïsme. » (25) Lui aussi est pétri de contradictions : il ne respecte aucune tradition, mais il ne veut pas qu'elles soient condamnées ou abandonnées. Comme le dit Emmanuel Lévinas, « l'appartenance au judaïsme se révèle particulièrement tenace chez ceux-là mêmes qui ne donnent aucun sens religieux à cette appartenance, et parfois même aucun sens<sup>14</sup> ». Car si le personnage est athée, comme Jean-Claude Grumberg, il pourrait malgré tout, dit-il, prendre la religion juive, le cas échéant ; de même, il est français (19, 23, 28) avant tout, mais également défenseur fervent de l'état d'Israël, sans pour autant être sioniste ou tenté par l'*alya*. Ce personnage de Juif incarne la conciliation de l'individualisme moderne avec la défense de certains particularismes identitaires auxquels il ne participe pas directement. « Le sujet assimilé a besoin de se référer à une identité collective, mais d'autre part il ne peut le faire qu'à condition d'avoir la possibilité de s'en écarter<sup>15</sup>. » La référence identitaire n'aliène pas la subjectivité et la liberté personnelles.

19 Face à la question de l'identité juive, la dramaturgie de Jean-Claude Grumberg montre l'impuissance de deux discours opposés : l'ignorance du Voisin antisémite et les connaissances assez élaborées du Juif natif. Ni la série des stéréotypes consternants, ni les réponses plus savantes et raisonnées, qu'elles soient traditionnelles, culturelles, politiques ou historiques ne permettent de résoudre la question : « Qu'est-ce qu'un Juif ? » C'est donc la relation entre les deux personnages qui éclaire cette question identitaire parce qu'elle aboutit à la métamorphose du Voisin antisémite.

## Le dialogue des deux personnages

20 Le dialogue entre les deux personnages est une construction monothématique très calculée. En plus de jouer, non sans délectation, avec la définition de l'identité juive, le Juif natif saisit l'occasion de définir l'antisémite, dont on a déjà vu le comportement précédemment. Toutefois cette définition n'est pas moins difficile à préciser que celle de l'identité juive. On comprend bien en effet que les multiples approches de l'identité



juive offrent logiquement aux antisémites bien des manières différentes de détester leur bouc émissaire. C'est, sans doute, pour ne pas être réducteur que le Juif natif propose une définition de type interactionniste : l'antisémite, c'est celui qui « sans dire du mal [...] parle tout le temps des Juifs sans l'être » (PF, 36). Selon cette définition, non seulement l'antisémite croit aveuglément en des contenus irrationnels, mais en plus il est dévoré par une obsession : le non-juif se sent « cerné par les Juifs », comme nous l'avons déjà vu. Cette vision est d'autant plus opportune que le Voisin n'a nullement l'impression de « toujours » parler « des Juifs », alors que c'est son unique sujet de conversation dans ce dialogue monothématique. En revanche, il reconnaît immédiatement son épouse (36) dans cette formule, même si, au préalable, il a tenu à la blanchir : « Elle m'a dit de vous dire qu'elle, elle l'était pas [antisémite]. » (35)

21 Sur toutes les questions que nous examinons, l'épouse invisible du Voisin joue un rôle très important, en coulisse, puisqu'elle incite son époux à interroger le Juif natif. Elle lui souffle les questions, les provocations et les reproches. Cette pression discursive a pour conséquences que le Voisin antisémite ignore quasiment tout de ce dont il parle et qu'il ne retient que des formules générales à l'emporte-pièce. Ceci n'échappe pas au Juif natif, très cultivé. C'est vrai, par exemple, à propos de l'origine géographique des Juifs<sup>16</sup>, de la politique d'Israël<sup>17</sup> et de bien d'autres sujets, parmi lesquels on retrouve évidemment les antisémites<sup>18</sup>. Alors que le Voisin est seulement querelleur en tant qu'antisémite, il se fait plus menaçant<sup>19</sup> lorsqu'il se rend compte qu'il est raillé<sup>20</sup>. Même si cette réaction est assez simpliste, le fait que le Voisin ait conscience des moqueries équilibre la relation entre les deux personnages, de sorte qu'on n'assiste pas à une argumentation, de peu d'intérêt, entre un rustre obtus et un esprit raffiné. D'ailleurs, le personnage du Juif natif a même, de temps à autre, une attitude explicative, voire didactique, avec son Voisin.

22 La conversion du Voisin, baptisé catholique et antisémite de circonstance, est un coup de théâtre. Elle révèle brutalement tout un parcours spirituel, culturel, intellectuel et social. Certes l'influence de son épouse est fondamentale ; mais cette conversion dément l'image très simpliste que le spectateur aurait pu avoir du Voisin antisémite. D'autant plus que, conformément à la tradition juive, le Juif natif n'a fait aucun prosélytisme en direction de son Voisin. En somme à qui veut savoir ce qu'est un Juif, Grumberg dit très directement, et avec tout l'humour dont il est capable : devenez-le !

## L'indéfinissable différence

23 La conversion du Voisin au judaïsme n'élimine pas la question, – qu'est-ce qu'être juif ? –, mais elle transforme la manière dont elle se pose. Elle modifie aussi la relation entre les deux personnages, et pas uniquement parce qu'ils ne sont plus séparés par l'antisémitisme.

24 En se convertissant, le Voisin adopte volontairement, et avec une très forte motivation, une tradition et une religion. Ce faisant, il considère qu'il a ainsi acquis une identité juive légitime ; il parle donc désormais avec l'assurance de celui qui se pense un Juif authentique, et il se pose sans plus tarder en défenseur de cette tradition. C'est d'ailleurs pour cela que le Juif natif ne perd pas son ironie, et qu'il vise, même si c'est avec aménité, le prosélytisme du Voisin converti qui veut imposer toute l'orthopraxie juive : la circoncision<sup>21</sup>, les tenues vestimentaires (PF, 57), l'alimentation (53), la fréquentation de la synagogue (54), etc.. En fait, le Juif converti, toujours à l'instigation de son épouse, reproche au Juif assimilé de s'être détaché du judaïsme. Il en arrive à lui dire très brutalement : « Je pense que je suis meilleur juif que vous. » (74) Il veut même, à son tour, rappeler ou enseigner le judaïsme au juif assimilé, et le ramener dans le giron des traditions parce qu'« un mauvais Juif est pire qu'un antijuif » (62). Le Juif converti veut en plus que la femme du juif natif assimilé, qui n'est pas juive, se convertisse elle aussi.

25 Au-delà du retournement comique, la question sur la judéité s'est donc bien transformée. Il ne s'agit plus de savoir, comme au début du dialogue, – qu'est-ce qu'être juif ? –, mais plus précisément ici – qu'est-ce qu'un *vrai* Juif ? En réponse, le Juif natif



revendique son assimilation<sup>22</sup>, et considère qu'il défend son identité de naissance puisqu'il ne cache pas qu'il est juif. En fait, s'il est juif à ses propres yeux, en tant qu'assimilé il n'apparaît pas comme Juif aux yeux des Juifs traditionalistes, même quand ceux-ci sont des convertis très récents. La conversion a donc renouvelé la dispute entre les deux personnages en mettant en cause l'identité du Juif natif assimilé. Aux yeux du Voisin anti-juif, le même Juif assimilé est porteur de deux différences successives : la première à l'extérieur de la judéité et la seconde à l'intérieur de la judéité.

26 Pour le Voisin, la différence juive a changé de valeur au cours du dialogue. En devenant juif converti observant, il se crée une identité pour vivre à New York, la ville de l'hyper mondialisation cosmopolite. L'antisémitisme du début est intégré à une recherche de sens et s'apparente à une sorte de conséquence inévitable de l'identité juive. Cependant, à bien y regarder, le Voisin ne change pas radicalement de vision du monde en se convertissant : tout comme il aspirait à l'uniformité de l'humanité en contestant la différence juive, il souhaite également que l'on soit juif d'une seule manière. Jean-Claude Grumberg montre que la différence entre Juifs et non Juifs occulte les différences qui existent entre les Juifs eux-mêmes. En d'autres termes, la question de « l'être ou ne pas l'être » ne concerne pas seulement l'opposition entre Juif et non Juif, mais exprime aussi les dissensions multiples entre les différentes manières d'être Juif. En somme, le parcours du Voisin n'est nullement une réponse exemplaire et satisfaisante à la question de l'identité juive. Même la conversion ne permet pas d'établir la définition de l'identité juive. Tout au contraire, dans la pièce, même quand il n'y a que des personnages de Juifs, il est impossible d'obtenir d'eux qu'ils s'accordent sur leur identité commune.

27 La pièce reconstruit ce paradoxe bien connu : la différence juive est toujours perçue comme une entité fortement caractérisée que l'on est embarrassé de classer<sup>23</sup>. Deux grandes options contraires se présentent : la différence juive est inclassable parce qu'elle est invisible (le Juif assimilé), ou bien elle offre des séries de marques surabondantes mais très dissemblables les unes des autres (toutes les manières d'être juif), au point que l'identité semble être sans unité, comme un excès de sens incontrôlable. Si l'on se rappelle les 8 612 façons d'être juif auxquelles le dramaturge fait référence, *Pour en finir avec la question juive* laisse de côté 8 610 possibilités. L'identité juive est autant fractionnée et conflictuelle qu'unitaire ; lui chercher un contenu unique c'est se heurter à la pluralité. On comprend alors pourquoi l'auteur fait dire au Juif assimilé qu'on est juif « comme on veut » (PF, 62). D'ailleurs, le Juif converti décide lui aussi librement du contenu de son adhésion au judaïsme. On peut alors considérer que l'identité juive est définie par une palette qui contient toutes les manières différentes d'être juif<sup>24</sup>, de la croyance orthodoxe à l'assimilation athée. Au fond, la pièce ne s'acharne pas à définir l'identité juive. Elle effectue comme un tour de passe-passe : le Voisin anti-Juif, ne sachant pas ce qu'est un Juif, a pu devenir le Juif qu'il voulait.

28 Jean-Claude Grumberg ne propose donc aucune exaltation de cette identité, mais plutôt une double liberté : celle de « l'être », et celle de la manière de « l'être ». Liberté d'être juif, en effaçant sa différence ; liberté de devenir Juif, en affichant sa différence. Il s'agirait ainsi d'une identité collective qui se vit singulièrement. En ce sens, la caractéristique de la différence juive serait donc cette inlassable tentative de définir dans la liberté l'essence ou la nature du judaïsme<sup>25</sup>.

29 Ce dialogue entre antagonistes incompatibles exprime une très grande confiance dans la relation à *l'autre*. La pièce pose la question de l'identité comme un dialogue et non pas comme un monologue solipsiste. Chaque personnage s'impose à son interlocuteur comme un appel à la parole et à l'échange. *L'autre*, à l'enseigne d'une « expérience » au sens d'Emmanuel Lévinas, est reconnu dans le désaccord. Le dialogue de Grumberg ne se limite pas à tolérer *l'autre*, totalement *autre*, il l'accueille. En ce sens, si le Voisin antisémite s'est converti, c'est bien qu'un effet d'un *autre* (le Juif natif) que lui-même a aidé à cette transformation. Le dialogue enseigne ainsi « à se défendre contre l'identification de soi à soi » et à combattre « la tentation de réduire l'altérité au même <sup>26</sup> ». Celui auquel le Voisin s'oppose est celui-là même qui est la source de sa nouvelle identité, dont nul ne sait donner une définition exacte. Le théâtre, comme



souvent, met en présence des significations contraires : il est en même temps possible et impossible de réduire l'*autre* au même.

---

## Notes

1 Geoffrey Wigoder, Sylvie Véronique Anne Goldberg, Gillet (*et al.*), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, CERF/Robert Laffont, 1996.

2 Chantal Meyer-Plantureux, *Les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme sur scène*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2005.

3 *Ibid.*, p. 13-96, pour les auteurs français.

4 Jean-Claude Grumberg, *Pour en finir avec la question juive*, Arles, Actes Sud, 2013. Dorénavant PF.

5 Kertész cité par Coralie Schaub, (« Imre Kertész : post-scriptum », *Libération*, 31 mars 2016).

6 Représentations au Théâtre Antoine, dans une mise en scène de Ch. Tordjman, avec P. Arditi, D. Russo.

7 La phrase « pour en finir avec la question juive » signifie dans la vulgate nazie : l'élimination totale des Juifs.

8 Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983.

9 *Ibid.*, p. 9.

10 « Il faudrait imposer l'harmonie dans les escaliers (des immeubles) du monde entier. » (PF, 33)

11 Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 408.

12 *Ibid.*, p. 291.

13 La religion juive est plus une orthopraxie qu'une théologie. Le Voisin se convertit à une culture religieuse.

14 *Ibid.*, p. 346.

15 Michel Wieviorka, *La Différence*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'aube, 2005, p. 156.

16 Le Voisin confond Brest-Litvosk avec Brest, il en conclut : « Vous êtes Breton ? » (PF, 12)

17 L'épouse du Voisin colle sur la boîte aux lettres du Juif natif « des papillons *Palestine libre, Juifs à la mer* » (PF, 31).

18 « Je n'ai rien contre les antisémites [...]. Ce que je serais tenté de leur reprocher peut-être serait justement de ne pas aimer les Juifs, sinon je suis sûr qu'il y en a de très agréables, très bien élevés, très corrects. » (PF, 39)

19 « Je suis ceinture noire de judo. » (PF, 2)

20 Le Voisin se rebiffe, comme par exemple : « Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? » (PF, 9, 17, 22, 28)

21 Selon le Juif natif, les garçons juifs circoncis pourront faire un procès à leurs parents « pour les avoir fait naître dans une famille juive sans leur avoir demandé leur avis » (PF, 59).

22 « Écoutez, je suis juif comme je veux l'être, et pas comme votre femme ou son rabbin américain veut que je le sois. » (PF, 62)

23 Emmanuel Lévinas, *op. cit.*, p. 43.

24 Pour Lévinas, être juif c'est entretenir un rapport éthique avec le monde, c'est être un Juste : « Les justes de toutes les nations participent au monde futur. » Emmanuel Lévinas, *op. cit.*, p. 247.

25 *Ibid.*, p. 47.

26 Emmanuel Lévinas, « Introduction », in *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Fata Morgana, 1972.

---

## Pour citer cet article

### Référence papier

Jean-Paul Dufiet, « L'éternelle différence juive dans *Pour en finir avec la question juive* de Jean-Claude Grumberg », *Littératures*, 77 | 2017, 127-140.

### Référence électronique

Jean-Paul Dufiet, « L'éternelle différence juive dans *Pour en finir avec la question juive* de Jean-Claude Grumberg », *Littératures* [En ligne], 77 | 2017, mis en ligne le 21 juillet 2019, consulté le



## ***Auteur***

### **Jean-Paul Dufiet**

Jean-Paul DUFJET enseigne à l'université de Trente (Italie). Il est spécialiste du théâtre et de l'analyse du discours. Il a publié de nombreux ouvrages et articles d'analyse linguistique et dramaturgique sur des auteurs contemporains et classiques : Jean-Claude Grumberg, Bernard-Marie Koltès, Charlotte Delbo, Jean Giraudoux, Eugène Ionesco, Anna Langfus, Marivaux, Molière.

---

## ***Droits d'auteur***



Littératures est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

